

CAROLINE ROSE BOEGNER

NÉE WEBER

Née à Mulhouse le 25 décembre 1835

Décédée à Rothau le 5 septembre 1895

★

Souvenirs

★

STRASBOURG

IMPRIMERIE STRASBOURGEOISE

anc^t R. SCHULTZ & C^{ie}

1895



CAROLINE ROSE BOEGNER

NÉE WEBER

Née à Mulhouse le 25 décembre 1835

Décédée à Rothau le 5 septembre 1895

★

Souvenirs

★

STRASBOURG

IMPRIMERIE STRASBOURGEOISE

anc^t R. SCHULTZ & C^{ie}

1895

NOTICE.

Le dimanche 8 septembre 1895, un cortège sympathique et nombreux, composé des parents et amis de la famille, des diaconesses déléguées par la maison-mère de Strasbourg et de membres de la paroisse de Rothau, escortait jusqu'à sa dernière demeure la dépouille mortelle de M^{me} Charles Boegner.

Après une prière de M. le pasteur E. Dietz de Rothau, dans le jardin de la maison de deuil, le cortège s'est rendu dans l'église protestante, où, après le service liturgique et la lecture du cours de vie par M. le pasteur E. Dietz, M. le pasteur G. Kopp père, de Strasbourg, a édifié l'assemblée par un discours plein de cœur et d'élévation.

Sur la tombe, M. G. Steinheil père, manufacturier à Rothau, a adressé aux parents et amis au nom

de la famille quelques paroles d'affectueuse sympathie; M. le pasteur G. Haerter a terminé par quelques paroles dites au nom de la maison des diaconesses de Strasbourg et par la prière, après laquelle il a prononcé les belles paroles liturgiques qui sont le témoignage de notre foi et de notre espérance: «La poudre retourne à la poudre; l'âme immortelle, à Dieu qui l'a donnée.»

PRIÈRE

DE M. LE PASTEUR E. DIETZ

DANS LA MAISON MORTUAIRE.

O Seigneur notre Dieu, en ce jour de deuil nous élevons nos cœurs à toi, comme des enfants à leur Père céleste, pour te demander tes divines consolations. C'est toi qui fais la plaie, mais c'est aussi toi qui la bandes. Nous adorons ta main paternelle lors même qu'elle s'appesantit sur nous, persuadés que c'est toujours avec amour que tu agis envers nous.

Et en pensant à celle que nous pleurons, nous te bénissons de tout le bien que tu lui as fait, de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles que tu lui as accordées depuis sa naissance jusqu'à son départ de ce monde. Nous te rendons grâces de ce que tu l'as soutenue et encouragée par ton Saint-Esprit pendant sa longue maladie, en l'aidant à supporter ses souffrances avec patience et avec foi. Nous te bénissons de ce que tu lui as permis de passer les dernières semaines de sa vie dans cet enclos et sous ces ombrages où elle aimait à revenir chaque année. Mais de plus, Seigneur, tu lui avais aussi appris à regarder plus haut que la terre, à chercher les biens célestes et à soupirer après la patrie éternelle. Nous te bénissons de lui avoir donné cette

espérance en Jésus, son Sauveur, qui est allé préparer une place à ses rachetés dans les demeures célestes. Donne-nous aussi cette espérance pour nous-mêmes, et apprends-nous, en conduisant notre défunte sœur à sa dernière demeure ici-bas, à lever nos yeux et nos cœurs en haut, où nous la retrouverons un jour auprès du Seigneur Jésus.

Amen.

COURS DE VIE

LU A L'ÉGLISE

PAR M. LE PASTEUR E. DIETZ.

Notre sœur défunte, Caroline Rose Boegner, naquit à Mulhouse le 25 décembre 1835. Elle était la fille de feu M. Jean Weber, docteur en médecine, et de M^{me} Rose Weber, née Kœchlin.

Dès l'âge de 12 ans elle eut à subir différentes maladies, et lorsque deux ans après elle se trouva, par suite de la paralysie de ses jambes, isolée de la plupart de ses compagnes et privée de bien des occupations et des plaisirs de son âge, elle fut amenée à chercher en Dieu sa force et sa joie. La mort prématurée de son frère aîné, enlevé à l'âge de 19 ans à l'affection des siens, ne contribua pas peu à lui faire trouver à l'école de la souffrance et de l'Évangile son rédempteur en Jésus-Christ. Elle apprit non seulement à se soumettre avec résignation à ses nombreuses épreuves, mais aussi à vaincre la douleur par une profonde sympathie pour celle d'autrui et par l'oubli toujours plus complet d'elle-même.

Ayant recouvré la santé à l'âge de 21 ans, grâce aux soins persévérants de son père et au dévouement infatigable de sa mère, notre chère défunte épousa

quelques années après, le 16 février 1860, M. Charles Boegner, alors pasteur à Beblenheim et plus tard en 1867 à Strasbourg. Privée de la joie d'avoir des enfants, elle répandit avec d'autant plus d'ardeur des trésors d'affection sur les enfants des frères et sœurs de sa nouvelle famille, sur les pauvres et les délaissés de ce monde, en particulier sur ceux que la maladie retenait sur un lit de souffrances.

Elle ne tarda pas à s'occuper plus particulièrement de l'œuvre des diaconesses de Strasbourg, d'abord de l'asile évangélique des jeunes servantes, plus tard des filles du disciplinaire.

Un an après la mort subite de son père, qui succomba à un anévrisme dans sa voiture, pendant qu'il rentrait de ses visites faites à ses malades, et bientôt après le décès de sa belle-mère, elle fut appelée en 1873 à la remplacer dans le comité-directeur de la maison des diaconesses. En cette qualité elle sut gagner l'affection et la confiance des sœurs en les visitant lorsqu'elles tombaient malades, plus tard en accompagnant son mari, devenu aumônier de la maison, dans ses visites aux différentes stations de cette œuvre.

Épouse aimante et dévouée, chrétienne aussi persévérante dans la prière qu'émue de sympathie pour les affligés, à même de rendre des services réels dans l'administration des œuvres qui lui étaient confiées, par l'exactitude consciencieuse de sa gestion, la justesse de son jugement, la droiture de ses intentions et l'énergie de sa volonté jointe à une grande douceur et aménité de caractère, elle laisse à ceux qui l'ont connue et aimée, le souvenir béni et le précieux héritage de cette vie fidèlement remplie.

Pendant ses trente-cinq années de mariage, elle goûta bien des joies et traversa mainte épreuve. La plus longue et la plus douloureuse fut la maladie à laquelle elle succomba. Si pendant toutes ces années nous n'avons jamais vu les souffrances physiques influencer sur son humeur de quelque manière que ce fût, il en a été de même pendant les deux dernières années de sa vie. C'était toujours la même sérénité, la même patience, le même oubli d'elle-même, la même persévérance dans ses efforts pour remplir la tâche de chaque jour. Aussi puisait-elle la force nécessaire dans la parole de Dieu et dans la prière. Le Seigneur lui accorda dans sa grâce mainte belle et silencieuse victoire, la rendant toujours plus douce et plus sereine, et lorsqu'elle se convainquit qu'Il allait bientôt la rappeler à Lui, une joie céleste transfigura ses traits. Soutenue par les prières des siens, surtout aussi par l'intercession fidèle de ses chères diaconesses qui n'avaient pas cessé de l'entourer de leurs prières, elle s'endormit, sans avoir à subir une douloureuse agonie, dans la communion avec son Sauveur, à Rothau, le 5 septembre, à 10 heures et demie du soir, à l'âge de 59 ans, 8 mois et 10 jours.

Pendant bien des années elle était venue y chercher un repos bien mérité et y jouir des joies les plus pures et les plus douces que procure la vie d'une grande famille fermement unie dont les nombreux membres se donnent rendez-vous chaque année dans ce bel enclos si riche en souvenirs et en bénédictions de toutes sortes. Cette fois-ci encore elle y recueillit avec une joie et une reconnaissance profondes les nombreux témoignages de la plus tendre affection, mais au lieu

d'un repos passager elle y trouva la délivrance de tous ses maux.

Les siens l'ont accompagnée jusqu'à la porte de la maison du Père sans pouvoir y entrer. Elle y est heureuse. L'épreuve est terminée; du mal, là-haut, elle ne souffrira plus. Elle repose maintenant dans la paix de son Dieu.

DISCOURS

DE M. LE PASTEUR G. KOPP PÈRE.

L'Éternel, le Seigneur, est ma force.
Il m'a aimée d'un amour éternel;
c'est pourquoi il m'a attirée par
sa grande miséricorde.

HAB. 3, 19. JÉRÉM. 31, 3.

MES FRÈRES,

En jetant un regard d'affectueux souvenir et de profond regret sur la vie qui s'est éteinte par la mort de M^{me} Boegner, je ne prétends pas faire l'éloge de cette amie que le Seigneur a rappelée à Lui. Elle même me le défendrait. Je voudrais plutôt, répondant en cela au vœu de mon cher ami si profondément affligé, méditer avec vous, dans une pensée de sincère reconnaissance envers Dieu, les paroles de mon texte mises au bas de la lettre de faire-part du décès, en y recherchant ce qui faisait le fond du caractère de notre chère défunte, le secret de son activité dans les choses qui lui étaient confiées et les pensées de consolation qui nous sont offertes dans le deuil qui nous afflige. « L'Éternel est ma force », dit le prophète, ou comme s'exprime le Psalmiste (27, 1) : « Il est ma lumière et ma délivrance, de qui aurais-je peur ? Il est la force de ma vie. » Ces mots appliqués à Caroline Boegner nous disent clairement combien elle faisait peu de cas de sa propre vaillance, et comme elle cherchait humblement son appui, non en elle-même, dans ses qualités

cependant remarquables, ni dans son savoir faire et son habileté, mais dans Celui de qui procède toute grâce excellente et sans lequel nous ne sommes et ne pouvons rien. Ce qui lui donnait le sentiment et la joie de sa vocation de femme et de chrétienne, c'est qu'elle se savait aimée de Dieu d'un amour éternel et attirée à Lui par miséricorde. Elle connaissait la faiblesse de son cœur et son état de péché, la nécessité d'être sauvée par grâce; aussi appréciait-elle à son infinie valeur l'amour divin qui de toute éternité et pour l'éternité lui était destiné et qui par la foi chrétienne était devenu son partage. Attirée dans la communion de Jésus par son instruction et son éducation dans la Parole de Dieu, elle avait reconnu que sa force ne pouvait être qu'en l'Éternel, qui par toutes ses dispensations voulait faire d'elle une bienheureuse enfant en l'attirant miséricordieusement à Lui. Aussi, mes frères, ne voulons nous pas borner cette dernière expression de notre texte à l'heure suprême, où notre sœur, délivrée des souffrances terrestres, rendit son âme à Dieu, pour se réjouir maintenant de sa parfaite communion dans ce repos et cette paix que le Seigneur a préparés aux siens, là, où Il essuiera toute larme de leurs yeux et où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, mais un rassasiement de joie à sa droite pour jamais. Reconnaissons plutôt que l'Éternel a attiré à Lui notre chère défunte durant toute sa vie et qu'à côté de la prédication de sa Parole il s'est servi pour amener son cœur à Lui, comme de moyens miséricordieux, de l'intensité de ses affections, du sérieux de sa tâche et de l'énergie de ses souffrances.

Je parle tout d'abord de *l'intensité des affections* de

M^{me} Boegner. Elle se sentait aimée, puissamment aimée et par cela même appelée à aimer. Dieu, en venant à sa rencontre avec son amour de Père et sa grâce rédemptrice, était devenu la force qu'il fallait à notre sœur, pour manifester les effets de cet amour éternel, dans le cadre terrestre où elle se trouvait placée, d'abord comme enfant envers ses excellents parents, comme sœur envers ses frères si tôt enlevés à son affection, envers sa sœur profondément éprouvée, puis surtout envers son mari, sa parenté et ses amis.

Que n'a-t-elle été pour toi, mon cher et vieil ami, qui aujourd'hui la vois partir de tes côtés? Pendant les 35 années de votre union, tu as possédé en elle cette compagne et cette aide que Dieu a destinée à l'homme. Elle se sentait aimée de toi; heureuse, elle s'appuyait sur la fidélité de ton cœur et sur la solidité de ton bras, fière de se trouver associée pour la vie à un homme capable et justement estimé. Elle voyait dans son union avec toi et dans ton profond et inaltérable amour, le reflet de l'amour éternel de Dieu et l'attraction de sa miséricorde. Elle t'entourait des mille soins de sa touchante affection, non seulement pour orner ton foyer, mais encore pour t'aider dans ton ministère, comme une digne femme de pasteur, avec tact et discrétion. Elle a été pour toi une femme de grand sens et de bon conseil, tu me l'as dit maintes fois, et dans plus d'une circonstance difficile elle t'a rendu ces services signalés dont la femme a le secret, là, où les choses se compliquent et demandent un procédé délicat, pareils à ces écheveaux embrouillés, où la main pesante de l'homme ne sait que trancher, mais que les doigts effilés et patients de la femme parviennent à démêler sans rupture,

L'Éternel a été la force intime de ta compagne et son amour éternel a sanctifié votre amour conjugal. Ah! combien tu la regretteras, quand, rentré chez toi, tu te trouveras solitaire à ton foyer désolé! Mais je ne veux pas retourner le couteau dans la blessure dont ton cœur est frappé. Laisse-moi te rappeler que la mort ne saurait détruire ce qui est fondé en Dieu, ni désunir ce qui veut rester uni en Lui. « L'Éternel te l'avait donnée, l'Éternel l'a ôtée; que son saint nom soit béni! »

Et vous, qui constituiez la grande et large parenté de M^{me} Boegner, ici à Rothau et ailleurs, elle vous était bien attachée cette femme que vous aviez reçue avec tant d'affection et dont vous aviez de suite reconnu toute la sérieuse valeur. Elle vous aimait, partageant de tout son cœur vos joies et vos peines, s'estimant heureuse de vous appartenir, parce que là aussi elle reconnaissait que Dieu était bon de lui assigner un pareil cercle et qu'elle trouvait dans l'amour que vous lui témoigniez une preuve évidente de l'amour éternel dont Dieu l'aimait.

Et nous tous, ses amis, n'avons-nous pas eu notre large part de cette bonté dont la miséricorde de l'Éternel à son égard personnel avait rempli son cœur? N'a-t-il pas débordé sur nous cet amour divin dont elle se savait aimée? Prête à rendre service, ingénieuse à faire plaisir, ne fuyant ni les peines ni les difficultés, elle nous prouvait que l'Éternel était pour elle force et lumière et elle pensait aux autres plutôt qu'à elle-même. L'avez-vous vue besogneuse et agile avec sa corbeille à ouvrage ou derrière sa table de travail, surtout dans les temps de Noël, pensant aux riches et aux pauvres, aux grands et aux petits, n'oubliant et ne négligeant personne?

Savez-vous comment elle a su être forte en l'Éternel et glorifier sa délivrance, dans les moments où le danger demandait un complet oubli de soi-même et le renoncement sérieux à toute pensée égoïste? Je vais vous le montrer. Dans un temps où nos quatre enfants étaient atteints de fièvre scarlatine et où tout le monde fuyait ma maison comme celle d'un pestiféré, elle, Caroline Boegner, venait jour par jour, s'associer à nos peines et nous soulager dans notre infortune. «Je n'ai pas d'enfants», disait-elle simplement, comme pour excuser sa présence. Elle ne pensait aucunement au danger qu'il y avait pour elle. L'Éternel était sa force et faisait d'elle un instrument de délivrance. Et dans ces temps néfastes, dont on a rappelé ces jours derniers la poignante mémoire, quand nous eûmes tout perdu avec le Temple et le presbytère dans les misères du siège, ce fut encore elle, Caroline Boegner, qui vint la toute première avec son mari nous tendre une main consolante et secourable dans ce faubourg de Saverne criblé de boulets. Nous ne sommes pas des ingrats et nous n'oublierons jamais ce que la miséricorde de Dieu vint nous apporter par le cœur généreux de notre vaillante amie.

L'Éternel est ma force, disait-elle; il m'a aimée d'un amour éternel. Elle se savait responsable de l'usage qu'elle avait à faire de cette force dans le *sérieux de sa tâche*. Plus d'une grande ou petite dame, dans la situation de M^{me} Boegner, se serait paresseusement allongée sur son divan pour se livrer peut-être à un de ces travaux égoïstes, qui ne sont le plus souvent qu'un ennui trompé ou une oisiveté affairée. Autre était notre amie. Digne fille de son père, qui, comme médecin, s'était dépensé au service de l'humanité avec

une fidélité à toute épreuve, n'ayant pas d'enfants à elle, elle s'occupa de ceux d'autrui, et apporta des soins vraiment maternels aux jeunes pensionnaires de l'asile des servantes et du disciplinaire; elle portait à nos diaconesses tout l'intérêt de son cœur aimant, s'occupant particulièrement de celles qui étaient dans la souffrance. Forte de l'amour éternel de Dieu, elle aimait ses sœurs et se dévouait à leur bien-être et à leurs progrès avec autant d'énergie que de douceur. Elle portait en outre dans la gestion des affaires confiées à sa sollicitude cette exactitude et ce soin fini, qui sont la condition extérieure et mathématique de toute bonne administration. En tout cela, l'Éternel étant la force de sa vie, il s'est fait qu'elle n'a pas vécu en vain, que son passage au milieu de nous a été béni et que son travail sérieux a servi à la rapprocher elle-même de Dieu, qui l'attirait à Lui en lui prescrivant sa tâche, comme un appel de sa grande miséricorde.

Il a plu aussi au Seigneur d'attirer notre amie à Lui par *l'énergie de ses souffrances*. Elle a beaucoup souffert, mais elle a su souffrir. Elle retrouvait dans ses malheurs la communion des souffrances de Christ. Ils n'ont pas été rares les moments de ses peines. Dieu l'a prise de bonne heure à la dure école de la vie; elle a su profiter de ce divin enseignement, parce que dans sa faiblesse l'Éternel était sa force. Atteinte d'un mal physique à l'âge de 12 ans, elle resta impotente pendant huit années. Au temps où la jeunesse dans tout l'éclat de son épanouissement goûte les joies de la vie sans en connaître encore les déboires, notre amie se voyait consignée par la maladie et dut se contenter de l'amour éternel dont elle se savait aimée et attendre sa délivrance de

la miséricorde divine. Et plus tard, à diverses reprises, particulièrement dans les derniers temps de sa vie, elle n'a pas perdu courage; elle retrempait sa vaillance dans l'amour de Dieu et quand la souffrance détirait son visage si aimable et se marquait dans ses traits, elle acceptait ces épreuves de son courage avec un calme vraiment étonnant. Les peines du cœur, les deuils, les souffrances intimes ne la trouvaient pas moins résignée à la volonté de l'Éternel qui était la force de sa vie et une joie jusque dans les amertumes humaines.

Alors, quand la mesure fut comble et la fidélité assez éprouvée, le Seigneur lui dit: «C'est assez, bonne et fidèle servante», et il l'attira à Lui dans sa grande miséricorde.

La voici maintenant, couchée dans le cercueil, enlevée aux douleurs de la terre, pour lesquelles elle a fait l'expérience qu'à mesure qu'elles nous arrachent à nous-mêmes et nous élèvent à Dieu, elles se changent en béatitude et en gloire.

Adieu donc pour cette vie, chère amie bien regrettée, nous ne verrons plus ton aimable sourire, nous ne sentirons plus la pression amicale de ta main, mais nous garderons pieusement ta mémoire. Tu es allée à Dieu qui a été ta force, ta lumière et ta délivrance ici-bas, pour que tu sois son enfant éternellement aimée; c'est chez Lui que nous espérons te retrouver un jour. Ton souvenir restera en bénédiction chez ton époux affligé, chez ta vieille mère et ta sœur attristées, chez tes parents et tes amis qui te regrettent sincèrement et pour lesquels tu as été à la fois un témoin et un don de l'amour éternel et de la grande miséricorde de Dieu.

Amen.

PAROLES

DE M. G. STEINHEIL PÈRE.

Invité par mon cher neveu Boegner à prendre la parole au nom et comme organe de notre famille, je me rends volontiers à cette demande.

Ce que notre chère défunte fut pour son mari, personne ne peut complètement le dire que lui-même.

Elle fut pour ses beaux-frères et pour ses belles-sœurs une sœur aimante et d'un infatigable dévouement.

Elle était entrée de tout son cœur dans la famille à laquelle son mariage l'avait unie, et je parle ici non seulement de la famille Boegner, mais du groupe nombreux de nos cinq familles, tribu dont j'ai l'honneur d'être le doyen d'âge.

Lorsqu'à la suite des événements de 1870 nous dûmes opter entre notre terre natale et la grande patrie française, plusieurs d'entre nous restèrent en Alsace en même temps que beaucoup d'autres transportèrent leur domicile au-delà des Vosges. Que de fois et dans quelle large mesure recourûmes-nous depuis lors, les uns et

les autres à l'hospitalité si cordiale de nos fidèles amis Boegner! Moi, qui si souvent ai joui de ce privilège, moi, qui maintes fois ai trouvé auprès de notre chère Caroline un accueil toujours affectueux, de bons conseils et de précieuses consolations, je lui dis sur cette tombe, au nom de nous tous: «Sois bénie pour ton amour et ton infatigable bonté!»

Que dirai-je à toi, mon cher neveu, au moment où cette douloureuse séparation se consomme? Pour pleinement sympathiser avec toi, je n'ai qu'à me rappeler ma compagne que nous déposâmes dans cette tombe, il y a dix ans. Tu parlas alors de son constant oubli d'elle-même, de sa profonde et sincère piété qui se traduisait en actes bien plus qu'en paroles. C'est par ces traits, c'est par un amour fidèle et un infatigable dévouement que ta compagne et la mienne se ressemblaient, et c'est sous cette impression que j'exprime sur cette tombe notre profonde et unanime gratitude. — Une des paroles de nos Saints Livres qui exprime le mieux ce que fut la piété de ma chère femme, est celle que je pus inscrire sur sa tombe: «Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui.» C'est là aussi le caractère de la vie de ma nièce Caroline Boegner. Cette parole, d'une simplicité enfantine, et d'une profondeur divine, déclare que la source de tout ce qu'il y a de bon et de réel dans l'amour conjugal, dans l'amour paternel et maternel et dans le respect filial, et dans l'amour fraternel, et dans la charité générale.... tout cela a sa source dans le Dieu vivant qui est amour. Celui qui demeure en Dieu a par ce fait une demeure éternelle et indestructible dans la cité céleste.

C'est cette sainte Sion qui est l'objet du beau cantique
que nous avons chanté, et notre chère défunte se trouve
désormais au nombre de ses habitants.

De quel éclat Jésus les environne !
Ah ! je les vois tout brillants de clarté !
Rien ne saurait y flétrir leur couronne ;
Leur vêtement, c'est l'immortalité.

O mon Sauveur, qui, par ton sacrifice,
Pour tout croyant ouvris ces nouveaux cieux,
Viens, couvre-moi de ta sainte justice,
Et vers Sion élève tous mes vœux !

PAROLES

DE M. LE PASTEUR GUSTAVE HAERTER.

Avant que la tombe ne se ferme sur la dépouille mortelle de notre chère M^{me} Caroline Boegner, qu'il me soit permis d'y déposer la couronne de notre affectueuse reconnaissance envers celle qui pendant vingt-deux ans a consacré à notre œuvre des Diaconesses de Strasbourg une grande partie de son temps et de ses forces. En 1873 elle est entrée au comité de cette œuvre si belle et si utile à la place de sa chère belle-mère, M^{me} Pauline Boegner, née Steinheil, dont le souvenir ne s'effacera du cœur d'aucun de ceux qui l'ont connue.

M^{me} Caroline Boegner s'occupa surtout de la direction de l'asile des jeunes servantes et du disciplinaire, et elle s'intéressa à chacune de ses élèves avec une sollicitude maternelle.

Lorsque son mari devint aumônier de l'œuvre, elle s'associa à sa tâche de tout son cœur, et, la main dans la main, ils ont servi leur maître avec joie.

Et maintenant, cette vie si bien remplie vient de s'éteindre. Après de longues souffrances notre chère amie

a achevé sa course, ne mettant son espérance que dans la grâce de son Sauveur. Elle se repose de ses travaux, et ses œuvres la suivent.

Que le Seigneur lui rende en bénédictions célestes ce qu'elle a fait en son nom pour le soin des malades, des pauvres, des faibles et des petits. Qu'Il soutienne son cher mari, qu'Il le console, et qu'Il nous prépare tous pour le repos qu'Il réserve auprès de Lui à ceux qui lui ont appartenu, et qui l'ont servi de tout leur cœur, comme l'a fait celle que nous pleurons.

Nous lui disons: «Au revoir, dans la patrie céleste», où il n'y aura plus ni douleurs, ni larmes, ni séparation, et où nous retrouverons dans les parvis éternels tant d'âmes d'élite qui nous ont précédés dans la bonne voie.

Ainsi soit-il.

